

DU MÊME AUTEUR
Chez le même éditeur

By Heart
Coll. « Jeunesse », 2015

TIAGO RODRIGUES

Bovary

Traduit du portugais par
THOMAS RESENDES

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours du Centre régional du livre de Franche-Comté
et de la Région Franche-Comté

Cette pièce a été créée, en portugais, le 7 juin 2014 au Théâtre São Luiz de Lisbonne, en coproduction avec le théâtre national São João dans le cadre de l'Alkantara Festival, dans une mise en scène de l'auteur.

Avec Carla Maciel, Gonçalo Waddington, Isabel Abreu, Pedro Gil et Tiago Rodrigues.

La création lumière a été réalisée par Rui Horta, la musique par Alexandre Talhinhos, la scénographie par Ângela Rocha, Magda Bizarro et Tiago Rodrigues et la production exécutive par Rita Mendes.

Bovary est une production de Mundo Perfeito.

La présente traduction a été créée le 11 avril 2016 au Théâtre de la Bastille, à Paris, dans une mise en scène de l'auteur.

Note du traducteur

Cette pièce s'inspire du réquisitoire et de la plaidoirie du procès intenté à Gustave Flaubert en 1857, ainsi que du roman Madame Bovary : mœurs de province, et de la correspondance de son auteur avec Élisabeth Schlésinger.

Titre original :

Bovary

© Tiago Rodrigues, 2014

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

2^e tirage : mai 2017

ISBN 978-2-84681-457-7

PERSONNAGES

GUSTAVE FLAUBERT.

PINARD, *pour l'accusation.*

SÉNARD, *pour la défense.*

CHARLES.

EMMA.

LE VICOMTE.

HOMAIS, *le pharmacien.*

LÉON.

LHEUREUX.

BERTHE.

RODOLPHE.

GUSTAVE FLAUBERT. – Merci, chère amie, comme j'ai été attendri de votre bonne lettre. Merci encore pour les questions que vous m'y faites sur le roman. Pardonnez cette réponse tardive mais, comme vous le savez, j'ai été retenu par la police et la justice. Il m'était impossible de répondre aussi vite que le mérite tout l'amour que j'ai pour vous. Voici donc toute l'histoire. *La Revue de Paris*, où j'ai publié mon roman, était déjà connue pour être hostile à ce gouvernement et avait même été avertie plusieurs fois. C'est alors qu'on a voulu la supprimer d'un seul coup et on a trouvé pour se faire quelque bonne excuse. Ont été relevés certains passages « licencieux » et « impies » de mon roman (choisis, d'ailleurs, au hasard) pour provoquer l'ouverture d'un procès au tribunal. Avec le directeur de la revue et son imprimeur, j'ai été accusé d'atteinte à la morale et à la religion. J'ai eu à comparaître aujourd'hui devant le juge d'instruction pour le début de la procédure.

Ce que je vais vous rapporter ici est, mot pour mot, ce qui se passe au tribunal. Si je vous donne cette garantie, ce n'est pas que le juge ait fait dresser un procès-verbal. C'est moi qui paye de ma poche un sténographe, à raison de 60 francs de l'heure, pour conserver toutes les paroles qui sont dites durant ce procès. Bon nombre d'entre elles sont des mensonges,

des calomnies ou d'authentiques idioties. Mais ce sont des paroles et elles doivent être conservées, ne serait-ce que pour preuve de la stupidité qui règne à notre époque. Si je suis condamné, je pourrai les utiliser en appel. Pour l'instant, elles ne servent qu'à vous écrire cette lettre. Avant de vous raconter ce qui s'est passé au tribunal aujourd'hui, j'aimerais répondre à une de vos aimables questions sur mon roman. Vous m'indiquez, comme l'ont déjà fait d'autres amis, une incohérence dans la description des yeux d'Emma Bovary. Vous me demandez si c'est une négligence de ma part ou s'il y a un symbole derrière cette inconstance. Vous vous étonnez que les yeux d'Emma Bovary changent de couleur et soient tantôt bruns, bleus ou noirs. Cette question est tout à fait légitime. Quand Charles la rencontre, ce qu'elle a de plus beau est ses yeux bruns. Couché près d'elle, dans leurs premières matinées passées au lit ensemble, Charles remarque que finalement ces mêmes yeux sont bleu foncé quand le soleil s'y réfléchit. Plus tard, les amants Léon et Rodolphe sont fascinés par les yeux noirs d'Emma, de plus en plus noirs à chaque chapitre. Il y a pour cela une explication simple, même si dans la simplicité se cachent toujours de grandes complications. C'est qu'il y a des yeux qui changent de couleur selon la lumière. Nommez lumière ce que vous voudrez, chère amie. J'espère que cette réponse vous conviendra.

Je vais procéder maintenant au strict rapport de tout ce qui s'est passé aujourd'hui au tribunal. Les premières paroles étaient à l'avocat impérial, M. Ernest Pinard, l'accusateur. Dans sa bouche, mon roman – mon roman qui m'a coûté cinq années d'un travail fébrile à pas de tortue – a été décrit et classé en à

peine quelques minutes. Mais maintenant que je commence à rapporter mot pour mot, je vais vous faire une dernière demande. En imaginant les voix et les physionomies des protagonistes du procès, tout comme le lecteur d'un roman en imagine les personnages, n'oubliez pas que la lumière change et qu'avec elle, change la couleur des yeux.

PINARD, *pour l'accusation*. – Messieurs, en abordant ce débat, le ministère public est en présence d'une difficulté. L'accusation que nous soutenons ici est celle d'offenses à la morale publique et à la religion. Ce sont là sans doute des expressions un peu vagues, mais, enfin, quand on parle à des esprits droits et pratiques, il n'y a pas d'équivoque possible. La difficulté n'est donc pas dans l'accusation. Elle est dans l'œuvre. Quand on soumet à votre analyse un article de journal ou un bref poème, on voit tout de suite où le délit commence et où il finit. Mais ceci est un roman publié en six livraisons entre le 1^{er} octobre et le 15 décembre 1856, dans la *Revue de Paris*. Que faire dans cette situation ? Lire tout le roman ? Impossible. Ne lire que les textes incriminés ? La défense nous accuserait sans aucun doute de censure et, avec toute son éloquence, de manipuler le contenu de l'œuvre pour justifier de nos accusations. Que faire alors ? Il n'y a qu'une marche à suivre, et la voici, c'est de vous raconter d'abord tout le roman, et puis de le lire, d'incriminer en les citant des passages de l'œuvre qui nous semblent prouver son caractère offensif. Quel est le titre du roman ? *Madame Bovary*. C'est un titre qui, de lui-même, ne dit rien. Mais il y a un sous-titre entre parenthèses : *Mœurs de province*. C'est là encore un titre qui n'explique pas la pensée de

l'auteur, mais qui la fait pressentir. L'auteur n'a pas voulu suivre tel ou tel système philosophique. L'auteur a voulu faire des portraits. Et quels portraits ! Certes, c'est le mari qui commence et qui termine le livre, mais le portrait le plus sérieux de l'œuvre, celui qui illumine les autres peintures, c'est évidemment celui de M^{me} Bovary.

Ici, je raconte le roman. Je ne cite pas. J'avance rapidement, mais je raconte l'essentiel.

Charles Bovary est un enfant effacé. Un élève moyen, malgré ses efforts. Il dépend de sa mère pour tout. Après le collège, il va étudier la médecine. Il ne devient pas docteur, mais officier de santé. Il n'a pas de grandes passions. Il joue seulement aux dominos. Voilà le caractère de M. Bovary et voilà le début du roman.

Ensuite, Charles se marie avec une femme que lui a trouvée sa mère. Une veuve vertueuse et laide, de 45 ans et 1 200 livres de rente. Seulement un beau jour le notaire de la veuve lui vole toute sa fortune. Foudroyée par le chagrin, la première M^{me} Bovary meurt. Voilà le premier mariage.

Charles, devenu veuf, songe à se remarier. Il n'a pas besoin d'aller bien loin. Un fermier du voisinage tombe malade et l'appelle chez lui pour une consultation. Le fermier n'a qu'une fille, Emma, élevée dans un couvent et qu'il ne veut pas voir condamnée aux travaux d'une ferme. Son père désire la marier. Charles se présente. La dot n'est pas un obstacle. La chose a lieu. Le mariage est célébré. Charles Bovary est aux genoux de sa femme. Il est le plus heureux des hommes, le plus aveugle des maris. Sa seule préoccupation est de prévenir les caprices de son épouse.

Et, ainsi, le rôle de Charles Bovary s'efface et Emma Bovary devient le sujet principal du livre.

Messieurs, M^{me} Bovary a-t-elle aimé son mari, ou même cherché à l'aimer ? Non. Dès le commencement : non. Peu après le mariage, il y a ce qu'on peut appeler la scène de l'initiation. À partir de ce moment, un autre horizon s'étale devant elle, une vie nouvelle lui apparaît. Le propriétaire d'un château de la région décide de donner une grande fête. Le médecin et sa femme sont invités et cette fête sera l'initiation d'Emma à toutes les ardeurs de la volupté. Elle aperçoit le duc de Laverdière, homme de succès à la cour ; elle danse la valse avec un vicomte, elle éprouve un trouble inconnu. À partir de ce jour, sa vie change. Son mari lui devient insupportable. Voilà l'initiation de M^{me} Bovary.

Un jour, M^{me} Bovary retrouve son bouquet de mariage et se pique au fil de fer. Elle brûle le bouquet. Elle est triste, maussade, lassée de son propre sort. Elle rêve de bals dans des palais, de romans de Balzac et George Sand, d'habits de mode. Charles sacrifie sa clientèle et décide de déménager pour un endroit plus peuplé, dans l'espoir d'atténuer l'ennui d'Emma, et c'est dans cette ville plus grande, Yonville, que M^{me} Bovary va chuter pour la première fois. Nous allons voir tout de suite comment cela s'est passé. À Yonville, bien qu'elle croise d'abord d'autres personnages, le seul sur lequel M^{me} Bovary fixe réellement ses regards est le clerk de notaire, le jeune Léon Dupuis, qui fait son droit et qui va partir pour la capitale. Tout autre que Charles Bovary aurait été inquiet des visites constantes de Léon à Emma. Mais, naïf comme il est, Charles a une confiance absolue en la vertu de sa femme. Le jeune Léon, lui aussi, n'a

d'yeux que pour Emma, mais il est inexpérimenté. Il doit finalement partir sans qu'il se soit rien passé. Voilà la première occasion de perte d'Emma Bovary ; c'est une occasion perdue.

Mais pour une femme de son tempérament, les occasions ne manquent pas. Il y a dans le voisinage d'Yonville un M. Rodolphe Boulanger (voyez comme je raconte l'histoire du roman en toute impartialité). Ce Rodolphe est un homme de 34 ans, d'un tempérament brutal. Il a beaucoup de succès auprès des conquêtes faciles. Il a alors pour maîtresse une comédienne. Une comédienne. Rodolphe rencontre par hasard M^{me} Bovary. Il la trouve jeune, charmante et décide d'en faire sa maîtresse. Chose facile. Il lui suffit de trois occasions. La première fois, il vient à Yonville pour les comices agricoles, la seconde fois, il rend visite à Emma, et la troisième fois, il lui fait faire une promenade à cheval que Charles Bovary lui-même juge absolument nécessaire à la santé de sa femme. Et c'est alors, dans une première visite de la forêt, que la chute d'Emma a lieu.

Les rendez-vous se multiplient au château de Rodolphe, mais aussi et surtout dans le jardin de la maison de Charles Bovary. Les amants arrivent jusqu'aux limites extrêmes de la volupté. M^{me} Bovary veut se faire enlever par Rodolphe. Rodolphe n'ose pas dire non, mais il décide ensuite de partir seul et lui laisse une lettre où il cherche à lui prouver, par beaucoup de raisons, qu'il ne peut pas l'enlever. Foudroyée à la réception de cette lettre, M^{me} Bovary a une fièvre cérébrale, suivie d'une fièvre typhoïde. La fièvre tue l'amour, mais reste la malade. Voilà classée l'affaire avec Rodolphe.

On avance dans l'histoire. La perte avec Rodolphe est suivie d'une réaction religieuse. Mais la phase religieuse est bien courte. M^{me} Bovary va tomber, de nouveau.

C'est alors que Charles Bovary décide qu'une sortie au théâtre sera utile à la convalescence de sa femme. Au théâtre. Ils vont à Rouen et dans une loge face à la leur, ils rencontrent Léon Dupuis, revenu de Paris singulièrement instruit, singulièrement expérimenté. Léon va voir M^{me} Bovary ; il lui propose un rendez-vous. Elle lui indique la cathédrale. La cathédrale. Le jour de la rencontre, au sortir de la cathédrale, Léon lui propose de monter dans un fiacre. M^{me} Bovary résiste d'abord, mais Léon lui dit que cela se fait ainsi à Paris, et alors, plus d'obstacle, elle accepte. La chute a lieu dans le fiacre. Dans le fiacre.

Les rendez-vous se multiplient avec Léon comme avec Rodolphe. D'abord dans la maison des Bovary. Puis dans une chambre qu'on a louée à Rouen, vers laquelle Emma s'enfuit sous prétexte de cours de piano. Enfin, elle arrive jusqu'à la fatigue même de ce second amour. Voilà l'affaire de Léon et on passe à la scène finale. C'est ici que commence la scène de détresse, la dernière du roman.

M^{me} Bovary a été prodigue envers ses amants. Elle ne s'est pas privée de leur donner des preuves de son amour. Elle a jeté les cadeaux à la tête de Rodolphe et de Léon. Elle a mené une vie de luxe. Et pour faire face à tant de dépenses, elle a signé de nombreuses reconnaissances de dettes. Une fois obtenue la procuration de Charles Bovary pour gérer leur patrimoine commun, Emma a hypothéqué les biens de la famille, renouvelant, crédit après crédit, ses reconnaissances de dettes. Une fois dépassés tous les délais

de paiement arrivent les lettres recommandées, les papiers timbrés, les avertissements, les notifications, les avis de saisie, les citations à comparaître, la demande d'expulsion, et enfin l'avis de vente aux enchères publiques.

Tout cela, Emma réussit à le cacher à son mari. Réduite aux plus cruelles extrémités, M^{me} Bovary demande de l'argent à tout le monde et n'en obtient de personne. Léon n'en a pas et il recule épouvanté à l'idée d'un crime qu'Emma lui suggère pour s'en procurer.

Parcourant tous les degrés de l'humiliation, M^{me} Bovary va trouver Rodolphe au château, mais il lui dit qu'il n'a pas les 3 000 francs nécessaires.

Emma Bovary n'a plus d'issue. De s'expliquer avec son mari ? De s'excuser auprès de son mari ? Ce mari qui, en plus de tout, aurait certainement la gentillesse de lui pardonner ? C'est là une humiliation qu'elle ne peut pas accepter. M^{me} Bovary s'empoisonne. Scènes douloureuses.

Le mari est là, à côté du corps glacé d'Emma Bovary. Il fait apporter sa robe de noces et commande le plus cher des cercueils.

Un jour, Charles ouvre le secrétaire et il y trouve un portrait de Rodolphe, ses lettres et celles de Léon. Vous croyez que l'amour va tomber alors ? Non, non. Il s'excite, au contraire, il s'exalte pour cette femme que d'autres ont possédée et s'abandonne aux souvenirs voluptueux qu'elle lui a laissés. Et dès ce moment, il néglige sa clientèle, sa famille, et laisse aller au vent les dernières parcelles de son patrimoine. Un jour, on le trouve mort dans son jardin, tenant dans ses mains une longue mèche de cheveux noirs.

Bien, voilà le roman. Je vous l'ai raconté tout entier en n'en supprimant aucune scène. On l'appelle *Madame Bovary*, il a pour sous-titre *Mœurs de province*. Mais vous pourriez bien l'appeler *Histoire des adultères d'une femme de province*.

GUSTAVE FLAUBERT. – Chère amie, faites ce que vous pouvez pour moi. Mon avocat, M. Jules Sénard, est le meilleur avocat de Paris. Dans des circonstances normales, j'aurais des raisons suffisantes pour me sentir confiant. Mais les circonstances ne sont pas normales. Dans des circonstances normales, ce stupide procès n'aurait même pas lieu. Si vous avez des amis puissants qui puissent me venir en aide, intervenez en ma faveur, je vous en prie.

SÉNARD, *pour la défense*. – M. Gustave Flaubert est accusé devant vous d'avoir fait un mauvais livre. D'avoir, dans ce livre, outragé la morale publique et la religion. Gustave Flaubert est auprès de moi, il affirme devant vous qu'il a fait un livre honnête. Je viens ici remplir un devoir de conscience. Parce que j'ai lu ce livre et qu'il n'est pas seulement un chef-d'œuvre, c'est véritablement un livre honnête.

La publication de ce livre devrait être non seulement permise mais soutenue. Pourtant, nous courons le risque de ne jamais voir ce roman publié. Et pourquoi ? Parce que ce roman, paru dans la *Revue de Paris* et que la majorité des lecteurs ont applaudi, a scandalisé une minorité. Malheureusement, cette minorité s'appelle le ministère public.

M. Pinard, pour l'accusation, déclare que mon client peint des tableaux immoraux. Si Gustave Flaubert a peint un tableau, c'est celui de la réalité. S'il y a